Fragmentarium

le plus souvent les lettres deviennent plus pointues et plus serrées, assez souvent l'écriture est négligée et irrégulière, souvent il est impossible de distinguer certaines lettres, telles que **c**, **e**, **t**, de plus **n** et **u**, **b** et **v**; la forme générale des lettres devient plus raide, les abréviations augmentent et leurs signes ont souvent des formes indistinctes. Ce qui contribua à gâter ainsi l'écriture, ce fut l'usage du papier, qui (encore une rareté au XIII[e] siècle) fut employé pour les livres (pas pour les documents) de plus en plus au XIV[e] et XV[e] siècle.

C'est dans le nord de la France que la minuscule gothique semble s'être développée tout d'abord. A la fin du XII[e] et au commencement du XIII[e] siècle elle s'étendit à tous les pays occidentaux, et l'on peut dire qu'elle devint prédominante au XIII[e] et XIV[e] et au commencement du XV[e] siècle. Mais de même que l'architecture gothique eut dans chaque contrée certains caractères particuliers, de même l'écriture gothique reçut partout une empreinte nationale. Au XV[e] siècle les humanistes revinrent à l'écriture carolingienne, et ce sont eux qui donnèrent à l'écriture pointue (comme d'ailleurs au style ogival) le nom de gothique, c'est-à-dire de barbare. Ce terme n'implique bien entendu aucune relation avec les anciens Goths.

L'écriture des diplômes royaux suivit le développement de l'écriture de manuscrits. Au cours du XIII[e] siècle elle perdit les caractères spéciaux qui la distinguaient dans les siècles antérieurs : les grandes hastes supérieures et inférieures, l'ornementation des traits de la fin, les signes d'abréviation en forme de nœud, les lettres allongées. Par là elle se rapprochait de l'écriture de manuscrits, tout en conservant un tracé plus libre et des traits plus ondulés. Il y a certains diplômes royaux qui sont tout à fait rédigés en cursive, d'autre part beaucoup de diplômes royaux imitent l'écriture de manuscrits (pl. 96. 107a).

L'écriture des bulles papales suivit aussi en général le développement de l'écriture de manuscrits. Pourtant à Rome, comme d'ailleurs en Italie, on conserva plus longtemps les formes rondes de l'ancien temps. Au XIII[e] siècle, la minuscule papale est très régulière, élégante, bien proportionnée, d'un tracé léger, avec des hastes supérieures et inférieures légèrement ondulées. C'est dans les privilèges solennels qu'elle atteint son plus haut degré de beauté. — Au XII[e] siècle, on commençait à donner aux bulles papales des formes particulières selon que le sceau de la bulle se trouvait fixé par un cordon de «soie» ou de «chanvre». (Pl. 88. 91. 94; voir Paul Maria Baumgarten, *Die Entwicklung der neuzeitlichen Bullenschrift,* dans *Römische Quartalschrift,* 1909, p. 16.)

Pour les chartes privées on emploie d'ordinaire soit la cursive gothique, soit une forme se rapprochant plus ou moins de l'écriture de manuscrits (pl. 89. 93. 99. 100. 108).

Lettres isolées.

a est en premier lieu oncial, mais cet **a** oncial prit bientôt une forme caractéristique : dans la seconde moitié du XIII[e] siècle certains copistes commencent à faire retomber le trait de droite qui passe au-dessus de la panse de gauche, jusqu'à ce qu'il touche cette panse, de sorte que **a** reçoit une seconde panse superposée à l'inférieure; au XIV[e] siècle cet **a** à double panse devient de plus en plus fréquent, au point qu'on dit qu'il est caractéristique pour ce siècle. (Pl. 96a. 96b. 97a. 97b. 98. 100. 104; à noter que déjà dans le privilège pontifical de 1234, pl. 91, on trouve des exemples isolés de cette forme de l'**a**.) Souvent on trouve une autre forme de l'**a** oncial : le trait de droite est tellement allongé en haut, que sa forme se rapproche de celle du **d** droit (pl. 89; on rencontre cette forme déjà dans des documents du XI[e] et XII[e] siècle). En second lieu **a** prend beaucoup plus souvent qu'auparavant la forme simple : le trait de droite ne dépasse pas en haut la panse de gauche, et cette panse monte fort haut; cette forme est particulièrement employée dans certaines liaisons, par exemple dans *ra* et *ta,* et dans la cursive, et dans les écritures qui se rapprochent de la cursive, de sorte qu'on peut l'appeler la forme cursive de l'**a** gothique (pl. 89. 99. 100a. 103. 107a. 107b). Enfin, dans certains manuscrits du XV[e] siècle **a** revêt encore une troisième forme caractéristique (voir pl. 113a. 115a).

Très souvent **c** est susceptible d'être confondu avec **e** et **t**; il se distingue d'ordinaire de l'**e** en ce que son crochet commence en haut à angle droit, tandis que le crochet de l'**e** forme un angle aigu et est oblique (pl. 106. 107b); il se distingue souvent de **t** en ce que son crochet se trouve en haut, tandis que celui de **t** se trouve plus bas que la pointe de la haste (pl. 108. 110a). A partir du XIII[e] siècle **c** est toujours de plus en plus employé à la place de **t**, là où **t** a le son de **z**, par exemple dans les finales *tia* et *tio* (pl. 96b). Au XIV[e] siècle **c**, en beaucoup de manuscrits, perd sa courbe inférieure, et sa haste tombe tout droit; c'est de cette forme qu'est issue plus tard la forme du **c** de l'écriture allemande courante, et qui ressemble à l'**i** (pl. 113a. 113b).

Le **d** rond au XIII[e] siècle a toujours de plus en plus la préférence, le **d** droit disparaît complètement de beaucoup de manuscrits. Spécialement dans les textes italiens, français et allemands le **d** droit n'est plus employé que rarement; en beaucoup de manuscrits d'Italie et de France on observe la règle suivante : «Devant les lettres rondes **a**, **e**, **o** et l'**r** rond on emploie le **d** rond, devant l'**i**, **u**, **n** (**m**, **r**), qui ont des lignes verticales, on emploie le **d** droit.» (Voir W. Meyer, *Die Buchstaben-Verbindungen* etc., p. 17; voir plus haut p. X). La forme du **d** rond se modifie notablement dans la cursive gothique : d'abord la hampe se trouve en haut recourbée vers la droite; puis elle se trouve fort prolongée en bas, de façon à former une boucle; dès lors on change la manière d'écrire le **d** et on forme sa boucle d'après le même procédé que nous employons aujourd'hui encore dans l'écriture courante : on regarde le trait extérieur qui est secondaire comme trait principal et on forme la boucle à l'intérieur de la lettre (pl. 92. 96. 100).

Dans la cursive gothique **e** prend souvent au lieu de l'œil un simple crochet ou un trait oblique; plus tard ce crochet est souvent séparé du trait principal (pl. 95. 107b. 110a. 110b). Là où antérieurement dans les textes latins on avait **ae**, **oe** ou ę cédillé, dans l'écriture gothique on n'a d'ordinaire qu'un simple **e**.

La queue du **g** est souvent faite (comme déjà à la fin du XII[e] siècle) d'une grande ligne ondulée; elle est tantôt ouverte, tantôt fermée; souvent elle est fermée par un trait spécial oblique ou par une coulée. (Pl. 96a. 96b. 97b.)

La panse de l'**h** de plus en plus est prolongée au-dessous de la ligne. A la fin du XIII[e] siècle, dans la cursive, souvent la haste de **h** a une boucle comme **b** et **l**. (Pl. 93. 96. 97a. 97b. 100a.)

L'**i** double a d'ordinaire deux traits diacritiques. Au commencement du XIII[e] siècle, le trait diacritique sur l'**i** isolé est encore rare, mais dans le cours du siècle il devient de plus en plus fréquent; en beaucoup de manuscrits on le trouve placé sans règle tantôt ici, tantôt là, dans d'autres on le rencontre surtout là où **i** est accompagné de **m**, **n**, **u**. Vers le milieu du XIV[e] siècle, on commence à mettre parfois un point sur l'**i**, au lieu du trait; vers la fin du XIV[e] et au XV[e] siècle on préfère de plus en plus le point (le premier exemple fourni par nos planches se retrouve dans un manuscrit de 1339 : voir pl. 104). L'usage de la minuscule carolingienne de prolonger, en beaucoup de cas, l'**i** au-dessous de la ligne de base, est conservé dans l'écriture gothique. On prolonge spécialement le second **i** dans l'**i** double et l'**i** au commencement et à la fin des mots. (Pl. 93. 113b.)

Le trait final de l'**m** et de l'**n** à la fin du mot est souvent prolongé au-dessous de la ligne (pl. 92. 97b). Plus tard **m** est souvent remplacé par un trait ondulé (pl. 101. 109a).

Pour marquer la modification de la voyelle radicale dans **ō** dans les mots allemands on met un petit **e** sur l'**o** ou deux traits obliques ou un simple point ou un trait (pl. 100a. 107a. 110a. 111). — Un manuscrit anglo-normand de la fin du XII[e] siècle porte régulièrement pour *oe* et *eo* un **o** coupé d'un trait oblique (L. Delisle, *Notice sur un psautier latin-français du XII[e] siècle,* dans *Notices et extraits des manuscrits* etc., t. XXXIV, 1891). Une forme semblable pour *oe* se trouve déjà, à maintes reprises dans l'écriture anglo-saxonne d'Aelfric; elle est aussi en usage dans les langues du nord et se retrouve aussi vers le milieu du XIV[e] siècle dans des livres de la basse Allemagne (Wattenbach, *Anleitung,* p. 105).

p a souvent en bas un trait d'ornement (pl. 99. 104).

License: public_domain – Various Locations, Generic Collection, , Introduction p. 26 – Franz Steffens, La Paléographie Latine (https://fragmentarium.ms/view/page/F-2fh6/7408/59441)